

# La politesse exquise du power electronics 1981-2015

Émanation la plus sulfureuse et controversée de la contre-culture industrielle, le power electronics s'apparente à un sous-genre à part entière des musiques dites « extrêmes ». 35 ans après son acte de naissance à Edimbourg, retour sur un courant radical qui éprouve les limites de l'ultra-violence sonore, visuelle et verbale. Entre adultes consentants, il va de soi.

Texte : Julien Bécourt  
Photographies : Archives

**A**pparaître comme le plus vindicatif possible. Pousser l'auditeur dans ses retranchements pour atteindre une forme d'extase, à travers une théâtralisation des forfaits les plus barbares de l'humanité : voici la mission que s'est fixée au début des années 1980 une poignée d'activistes écossais. Bien décidés à en découdre avec les normes en vigueur dans l'Angleterre

puritaine et conservatrice de la Dame de fer, tout en rejetant la forme rock conventionnelle que prenait alors le mouvement punk, les émeutiers en herbe du power electronics décident de durcir le ton et de faire hurler des synthétiseurs modulaires en lieu et place des guitares. Leurs références ? Sade, Nietzsche, Bataille, *Le théâtre de la cruauté* d'Artaud, William S. Burroughs, l'actionnisme viennois, le situationnisme, Fluxus ainsi que les précurseurs de la musique industrielle comme Conrad Schnitzler, Throbbing Gristle et Maurizio Bianchi.







## Violence cathartique

Pionnier de ce genre qui n'en est pas un, Whitehouse naît quasiment comme un canular lycéen. Le jeune William Bennett, fraîchement congédié du groupe post-punk Essential Logic, fréquente deux acteurs phares de l'underground, aussi mordus que lui de bizarreries sonores : Steven Stapleton (du groupe Nurse With Wound) et Daniel Miller (The Normal, Silicon Teens et fondateur de Mute Records) l'accompagnent dans son projet de concevoir *"la musique la plus extrême de tous les temps"*. Tirant son nom d'une revue porno homonyme et de Mary Whitehouse, politicienne conservatrice, Whitehouse naît en même temps que le terme *"power electronics"*. Dans le civil, William Bennett est pourtant le gendre idéal : allure élégante, politesse exquise, lecteur vorace et grand cinéphile. De même que le groupe Throbbing Gristle voue un culte à Abba, William Bennett collectionne avidement les maxis d'italo-disco, et revendique l'influence de Yoko Ono et Robert Ashley. De quoi dérouter encore un peu plus son public : Les collisions incongrues et le décalage surréaliste sont des éléments-clés de sa musique, envisagée comme un reflet de la décadence du monde industriel, tel que la prophétisait James Graham Ballard dans *Le salon des horreurs*.

***"Je cherchais à traduire l'hypocrisie des hommes et leur relation aux femmes : ils ressentent la même chose pour leurs filles cadettes que pour les femmes de leur âge. Mais c'est un secret affreux, inavouable."***

**— William Bennett**

Avec le renfort de Philip Best (alors âgé de 14 ans) et d'autres personnalités sulfureuses qui en constitueront le line-up au fil des ans (Stefan Jaworzyn, Peter Sotos, David Tibet, Glenn Wallis, Jordi Valls...), Whitehouse pousse tous les curseurs dans le rouge et devient un monolithe incontournable du réseau post-industriel. Accoutré de manteaux en cuir et arborant des lunettes noires, le trio endosse le rôle de persécuteur sadique et systématise la confrontation avec le public en l'entraînant dans un tourbillon de violences cathartiques. Les abominations macabres et sexistes aboyées au micro dans un déluge de feedbacks électroniques se rapprochent, au final, d'une *drone music* ascétique qui aurait pour seul objectif d'écarter au forceps les portes de la perception. Et de créer une sorte de débordement psycho-sexuel, selon les codes d'un rite de possession laissant libre cours à l'expression des fantasmes les plus sordides. Les albums *Birthdeath Experience*, *Total Sex* ou *Great White Death*, avec leurs flux et reflux de bourdons sinistres, atteignent ainsi une forme de black-out

total, un gel total du siège de la pensée pour mieux réveiller les profondeurs du cerveau reptilien. D'une beauté vénéneuse, ces disques auront une influence considérable sur le metal extrême et préfigurent SunnO))) avec 20 ans d'avance. L'ensemble de musique contemporaine Zeitkratzer en reprendra aussi certains titres avec un orchestre de cordes.

## Assauts bruitistes

À la fin des années 1980, Whitehouse devient la pierre angulaire autour de laquelle vont se greffer des projets plus ou moins dignes d'intérêt, principalement articulés autour des labels Susan Lawly et Broken Flag. Si des groupes comme Consumer Electronics, Sutcliffe Jugend, Mauthausen Orchestra ou Ramleh en prolongent la radicalité et développent des thématiques similaires à grand renfort de bruitisme granuleux et d'infamie verbale, d'autres pratiquent une forme de terrorisme culturel qui ne brille pas toujours par sa finesse. Des formations comme Club Moral, Con-Dom, Genocide Organ, Brighter Death Now, Intrinsic Action ou Grey Wolves légitiment ainsi des tactiques de provocation qui confinent à la performance, où le noise industriel cherche à réveiller les consciences, en retournant ironiquement les images de propagande (religieuses, politiques) contre elles-mêmes.

Ambient lugubre ou drone atonal, composition sophistiquée ou brutalité maximale, tous les goûts sont dans le power electronics... Pourvu que ces assauts bruitistes nous libèrent de ce que l'on préfère répudier et ranger dans un recoin pas très glorieux de l'inconscient. *"J'étais très jeune à l'époque et j'ai ressenti le besoin de m'immerger dans les pires horreurs pour mieux m'en débarrasser"*, déclare William Bennett en 2003 dans un entretien donné au site Electronicbeats. *"J'essayais d'en finir avec la souffrance plutôt qu'avec la victimisation, même si ça semble être l'opposé au premier abord. Les gens identifient certains thèmes et sont attirés par l'élément viscéral au lieu de remonter à son origine, à son cœur même."*

Invectiver le public et profaner les tabous est aussi une manière de renvoyer la violence sociale à un choc antisocial. Et de manifester le dégoût d'une caricature de démocratie, au sein de laquelle le fascisme rampant est curieusement moins stigmatisé que l'imagerie de la musique industrielle, criblée de références métahistoriques (camps de concentrations, crimes sexuels, tueurs en série, etc.). D'obédience anarcho-libertaire (en prenant soin de ne jamais s'enoncer comme tels) et issus pour la plupart de la classe ouvrière, les groupes affiliés au power electronics compromettent délibérément la littéralité du message en arborant des pseudo-codes de groupuscules nazis. En subsiste un geste absurde, libertaire et nihiliste, qui se joue de la morale et des lois et conjure la mort. Le power electronics s'attache à traduire un sentiment ontologique, voire métaphysique : s'identifier à la fois au bourreau et à la victime et réaffirmer paradoxalement la vie et la liberté individuelle. Le *"Right*



# YOU PEOPLE ARE POISON

to Kill” de Whitehouse n'est rien d'autre qu'une actualisation de la phrase d'André Breton : *“L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule.”*

## Concessions transparentes

Là où Throbbing Gristle s'évertue à contrer la négativité en la transformant en source d'énergie créative, Whitehouse et ses projets associés (Consumer Electronics, Sutcliffe Jügend, Skullflower) mettent un point d'honneur à ne livrer aucun alibi conceptuel en surface, et questionnent nos capacités à distinguer fantasme et réalité. Démêler le vrai du faux de leur provocation équivaudrait à dévoiler le “truc” d'un magicien : le magnétisme opère à travers le non-dit, induisant une écoute active qui influe sur notre façon de percevoir le monde – ce que Bennett nomme les “concessions transparentes”. *“Nous ne disons jamais ce que nous pensons, et nous ne croyons jamais ce que nous disons, et si nous disons la vérité par accident, nous la cachons derrière tellement de mensonges qu'il est difficile de deviner”,* déclarait en 1999 le groupe Genocide Organ.

Le power electronics nous laisse seuls juges et maîtres de nos propres limites face à l'ambivalence des stimuli visuels ou sonores. *“Le morceau ‘A Cunt Like You’ était perçu par nos détracteurs, comme un hymne à la misogynie, poursuit William Bennett. Je déteste expliquer les paroles, mais j'ai fini par dévoiler en quoi c'était l'inverse... En vérité, c'est le genre d'insultes que mes parents s'envoyaient à la figure. Je cherchais à traduire l'hypocrisie des hommes et leur relation aux femmes : ils ressentent la même chose pour leurs filles cadettes que pour les femmes de leur âge. Mais c'est un secret affreux, inavouable.”*

Certains de leurs suiveurs – ou de leurs contemporains, pas forcément à même de lire entre les lignes – ne font pas toujours preuve de discernement. Ce qui vaut à certains de ces groupes une réputation douteuse et quantité d'interdictions. *“Je voulais seulement donner à la musique un coup de poing dans les dents. Tout était devenu fade et médiocre...”*

***“Je voulais seulement donner à la musique un coup de poing dans les dents. Tout était devenu fade et médiocre... Un choc retentissant était la seule réponse possible au système.”***

– Gary Mundy.

*Un choc retentissant était la seule réponse possible au système, clarifie Gary Mundy, fondateur du groupe Ramleh et du label Broken Flag, dans un entretien donné au fanzine Grim Humor en 1992. On éprouvait beaucoup de plaisir à taper sur les nerfs des gens, à être accusé de choses qui étaient de pures inventions. Nous n'avons jamais été un groupe raciste ou d'extrême droite. Nous n'avons jamais été liés à quelque mouvance politique et nous ne le serons jamais. J'ai décidé de mettre un terme à ce jeu puéril quand j'ai pris conscience du danger. [...] Ce qui n'enlève en rien au fait que notre musique était spontanément unique et excitante.”*

## Extrême computer music

Comme une tumeur maligne au royaume du politiquement correct, le power electronics fait tâche. Si une telle tactique iconoclaste pouvait opérer dans les années 1980, elle perd graduellement de son impact par la redondance de ses thématiques. Engoncée dans des clichés faciles et reproduits ad nauseam par des formations de troisième zone, la seconde génération du death industrial se replie dans un véritable fonds de commerce souterrain, refuge des extrémistes de tous bords et des névropathes associatifs : dans les années 1990, cette complaisance un peu vaine dans l'ambiguïté idéologique et la brutalité sonore n'intéresse plus que les vieux briscards de l'indus' et les marginaux en quête de sensations fortes.

Il faut attendre le début des années 2000 pour que Whitehouse et ses affidés s'attirent les louanges d'une nouvelle





génération, réactualisant le power electronics sous l'égide d'une "extreme computer music". Les vieux synthés analogiques sont remplacés par des laptops derniers cris. Aphex Twin et Russell Haswell contribuent à remettre le groupe en selle, le temps de quelques concerts partagés et au grand dam des ligues de vertu s'élevant contre leur supposé nazisme.

Aujourd'hui accompagné par son épouse Sarah Froelich et par le pape du digital noise, Russell Haswell, Philip Best est revenu à la charge pour célébrer une anthologie du label Broken Flag et continue de vitupérer ses insanités sur fond de déflagrations électroniques, notamment sur le vivifiant label Diagonal (pilote par Powell, jeune producteur et DJ anglais)<sup>1</sup>. Peter Sotos a quant à lui gagné ses lettres de noblesse dans la littérature pornographique, en s'immergeant dans la violence sexuelle la plus innommable ; tandis que Bennett s'est pris de passion pour la transe vaudou et produit de l'afro-noise trépidante sous le nom de Cut Hands.

### Héritage fétichiste

Mains de fer dans gants de velours, les héritiers des années 2010 tels que White Walls, York Factory Complaint ou Damien Dubrovnik ont su donner un nouvel essor au power electronics, qui s'aggrave désormais aux turpitudes du monde post-internet. En dépoussiérant et "féminisant" ses codes derrière une imagerie sobre et minimaliste, la nouvelle garde déplace le genre vers d'autres scènes et développe sa propre syntaxe. *"Il est important d'établir une distinction entre l'art politique et l'art fétichiste. Quand quelqu'un s'empare de l'esthétique des mouvements fascistes dans un contexte sado-masochiste, tout le monde sait que ce n'est pas nécessairement parce qu'il adhère à une doctrine politique donnée, mais pour le dériver vers une notion de jeu. Il s'agit d'une décontextualisation, confie le duo danois Damien Dubrovnik dans un entretien au webzine The Quietus. L'idée du collage a été inventée par les dadaïstes, et depuis Throbbing Gristle c'est une composante essentielle de la musique industrielle, cela fait partie intégrante de sa définition initiale. Les artistes avec lesquels nous travaillons ne font pas de l'art pour changer le monde mais pour en fabriquer un nouveau."*



Des liens se sont aussi tissés avec la scène techno, notamment via Prurient et son label Hospital Productions. Les sorties du label anglais Blackest Ever Black ont su, elles aussi, donner un nouveau souffle à cette frange radicale du post-punk. Le goût pour le macabre a laissé place à une esthétique sombre et épurée, plus en phase avec le monde contemporain. Certains artistes noise comme John Wiese, Ryan Jordan ou Mattin s'inscrivent de plus en plus dans une démarche de plasticiens, développant des performances et des installations sonores où prédomine l'impact psycho-acoustique, à travers la manipulation de fréquences extrêmes, de sons concrets ou de flashes stroboscopiques.

En France, des musiciens ont posé les jalons d'un nouvel extrémisme sonore qui aurait intégré 30 ans de noise music, pour en soumettre une interprétation proche de la performance et moins soucieuse d'idéologie que de sécrétion d'endorphines : introspective, statique et monolithique pour Vomir, sidérurgique et rythmique en ce qui concerne Kaumwald, machine de guerre post-industrielle pour Fusiller. Quant aux vétérans Sister Iodine, initialement versés dans une no wave sèche et abrasive, ils n'ont eu de cesse depuis 20 ans de déconstruire l'approche rock, transformant les guitares en totems noise. Du côté des femmes, si Susan Lawly s'est fendue d'une compilation *Extreme Music from Women* en l'an 2000, on peut compter sur la suédoise Puce Mary, l'allemande Maria Zerfall ou les américaines Pharmakon, Mass Marriage ou Leslie Keffer pour assurer la relève. Puissent leurs carambolages électroniques, emplis de textures et de contrastes, afficher des positionnements à même de faire basculer les idées reçues sur cette branche de l'avant-garde qui n'a pas souvent eu bonne presse. Toujours prêtes à semer le chaos, ses sentinelles sont parmi les dernières à offrir, tel que le professait Maurice Nadeau, *"un moment d'éternité dans un monde qui roule obscurément vers sa perte"* •

Julien Bécourt

1. Lire l'article "Club culture sur la tangente" de Thomas Corlin, dans le n° 75 de *Mouvement*.